Traduire l'intraduisible après les *postcolonial studies*

Sabine Savornin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/98>

DOI : 10.4000/lcc.98

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Référence électronique

Sabine Savornin, « Traduire l'intraduisible après les *postcolonial studies* », *Les chantiers de la création* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 29 octobre 2014, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/98> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.98>

Traduire l'intraduisible après les *postcolonial studies*

Sabine SAVORNIN, Aix-Marseille Université

Introduction

Comment comprendre le titre, à la fois paradoxal et récurrent, donné à cette journée doctorale : « traduire l'intraduisible » ? Si le paradoxe – traduire ce qui ne peut pas se traduire – s'impose d'emblée, implicitement presque aussitôt apparaît la question qui sous-tend le titre : « comment ? ».

Comment traduit-on ce qui semble – car nous traduisons quand même – impossible à traduire ? Le titre pourrait ainsi inviter à dresser un inventaire de solutions ou procédés traductifs pouvant être proposés au traducteur. Mais cette journée, qui ne s'adresse pas uniquement à des traducteurs et convoque plusieurs disciplines, invite aussi à envisager la traduction de manière plus large, selon différentes approches, expériences et attentes.

Nous considérerons tout d'abord l'histoire de la traduction et de la traductologie. Nous nous attacherons plus particulièrement à deux champs de recherche relativement récents : les *postcolonial* et les *gender studies*. Nous verrons que les cadres théoriques proposés par ces champs de recherche – ainsi que ceux plus larges peut-être des *cultural studies* – ont ouvert pour la traduction de nouvelles perspectives, davantage centrées sur des questions d'égalité et d'altérité.

Nous remarquerons cependant que si ces recherches présentent un intérêt tout à fait justifié pour la traduction – en soulignant notamment la prise en compte du rôle du traducteur et de l'éthique que requerrait sa tâche –, la réflexion sur la traduction ne doit pour autant perdre de vue que cette pratique traite du langage et que, par conséquent, elle relève de la linguistique, discipline qui s'est enrichie ces dernières années de l'apport des sciences cognitives.

Dans ce contexte des recherches actuelles en traduction, nous considérerons la nécessité pour le traducteur d'équilibrer à la fois réflexion théorique et compétences linguistiques.

1. Traduction et traductologie

Parmi les essais en traductologie parus récemment en France, figure celui d'Inès Oseki-Dépré intitulé *De Walter Benjamin à nos jours*. Le titre de cet essai fait référence au livre de Michel

Ballard *De Cicéron à Benjamin* et, en effet, à partir d'une réflexion sur le texte de Benjamin « La tâche du traducteur », cet essai complète d'une certaine façon l'histoire de la traduction proposée par Ballard. Riche en analyses de traductions et synthétique, il apporte également, à son tour, quelques éléments de réponse quant à la question de l'intraduisible. Cependant, ces deux titres ne doivent pas laisser penser que la réflexion théorique se limite à ces bornes temporelles et à ces auteurs.

La question de l'intraduisible, inhérente à la pratique traductive, s'est posée à tout traducteur, de tous temps et à des titres divers. Les hommes ont toujours traduit et, face aux difficultés rencontrées dans leur tâche, les traducteurs n'ont eu de cesse de relever, noter et partager leurs questionnements et réflexions. Aussi, s'il n'y a qu'une cinquantaine d'années que le terme « traductologie » est apparu, la réflexion sur la traduction ne saurait dater ni de ce siècle ni de celui de Cicéron.

Une approche ethnocentriste tend trop souvent en France à occulter des foyers culturels importants et très anciens tels ceux du Proche-Orient ou de l'Asie. Or, le fait de centrer la réflexion théorique de la traduction sur l'Europe et principalement autour d'une époque débutant généralement à la Renaissance, empêche d'enrichir cette réflexion des travaux de traduction engendrés par les échanges culturels, importants et nombreux, ayant eu lieu en dehors de cette aire géographique et de cette époque – tels ceux, par exemple, lors de l'introduction depuis l'Inde du bouddhisme en Chine puis, depuis le continent, au Japon. Or, ces travaux antérieurs et non-européens ont nécessairement suscité des réflexions sur les problèmes de traduction, notamment sur les problèmes d'équivalences conceptuelles, difficulté majeure en traduction.

1.1. Difficultés de traduction et équivalence conceptuelle

Parmi les difficultés, nombreuses, rencontrées par un traducteur, l'équivalence conceptuelle constitue effectivement l'une des plus importantes, une de celles qui, nous pourrions dire, nous donnent l'impression d'être face à de l'« intraduisible ». Mais avant de traiter plus en détail cette difficulté, il importe de préciser sous quel angle nous abordons la question du « traduire » lorsque nous traitons de l'« intraduisible ». En effet, le terme « traduction » peut être ambigu. Ainsi la question « traduire l'intraduisible » peut-elle être envisagée comme la difficulté, dans le texte source, à exprimer un phénomène, à transposer une réalité. Cette question peut également être envisagée à partir de la traduction comprise comme la difficulté à restituer un message d'un système dans un autre, généralement d'une langue à une autre et à trouver, à partir de la solution choisie par l'auteur d'un texte source, son équivalent dans un

texte cible. Dans cette seconde perspective, que nous adoptons ici, le traducteur doit trouver la solution la plus adéquate à partir de la forme et du sens du texte source qu'il aura su faire émerger, et ce, que la difficulté provienne du texte source – par exemple due à l'absence d'un mot dans la langue source pour exprimer un concept et le recours à un néologisme – ou du texte cible – mot également inexistant ou concept différent.

1.2. Fidélité et idéologie

Depuis l'émergence de la traduction comme une « science », d'autres disciplines sont apparues qui peuvent, elles aussi, et parfois indirectement, enrichir cette réflexion sur la traduction et plus particulièrement sur l'intraduisible. Parmi ces nouveaux champs de recherche, les *postcolonial studies*, appelées parfois en français « études post-coloniales » ou « études postcoloniales », et les *gender studies*, dénommées « études sur le genre », « études des genres » ou encore, par exemple, « études genre », sont particulièrement riches d'enseignement. Ces recherches ont effectivement permis de mettre en évidence des difficultés de traduction et, notamment, des problèmes de transfert de contenu conceptuel d'une langue à une autre.

Les différentes dénominations que nous venons de donner de ces disciplines ne sont pas là pour illustrer des cas d'« intraduisibles » : une première raison de donner ces termes en anglais, c'est qu'ils sont tout d'abord apparus dans le monde anglophone ; une seconde raison est, qu'effectivement, les concepts qu'ils véhiculent ne trouvent pas d'équivalents exacts en français. Les termes « colonial » et « genre », comme nombre d'autres termes, recouvrent en effet des réalités différentes selon la langue, l'aire culturelle ou l'histoire propre de chaque pays. Les exemples de ce type abondent et tout traducteur pourrait en fournir. L'exemple donné par Boris Buden, dans son article intitulé « La traduction est impossible, vive la traduction », nous paraît illustrer tout à fait cette difficulté.

Boris Buden prend pour exemple la traduction en allemand du titre du livre de la philosophe américaine Nancy Fraser : *Critical reflections on the Postsocialist Condition*. Le titre, traduit par *Die halbierte Gerechtigkeit. Schlüsselgebriffe des postindustriellen Sozialstaats*¹, montre comment le traducteur peut être amené, apparemment, à s'éloigner grandement du texte original afin de ne pas trahir la visée de l'auteur. En effet, si de prime abord le titre semble trahir l'auteur, il témoigne en fait de la difficulté à traduire le terme « *postsocialist* » lequel comporte une composante sociale, politique et culturelle qui fait que,

¹ Titre traduit en français par Pierre Rush par *Les deux moitiés de la justice. Concepts-clés de l'Etat social postindustriel*.

traduit littéralement, il pourrait induire en erreur un lecteur allemand qui l'associerait à une période précise de l'histoire de son pays – à feu la République démocratique allemande. Il l'induirait en erreur, car ce que Nancy Fraser décrit sous ce terme, est en réalité une situation historique s'appliquant à un phénomène non pas propre à l'Allemagne mais, au contraire, caractérisant un état du monde, un monde postsocialiste. Ainsi, cet exemple montre comment un traducteur, qui a su éviter l'écueil d'une territorialisation erronée, peut relever et surmonter un problème de traduction, et comment il doit pour cela, parfois, être infidèle à la lettre afin de ne pas trahir la visée idéologique d'un ouvrage dans son ensemble.

1. 3. Nouvelles approches

Ainsi, au-delà du traditionnel débat entre sourcistes et ciblistes, de nouvelles approches du texte et de ses enjeux donnent une autre perspective de l'« intraduisible ». Parmi ces différentes approches, les *postcolonial studies*, en mettant plus clairement à jour les rapports de domination entre les peuples et les combats idéologiques qui les sous-tendent, contribuent à une meilleure compréhension de ces difficultés d'équivalence conceptuelle. Outil précieux pour débusquer ces rapports de force en montrant comment la langue est l'un des moyens de diffusion idéologique les plus efficaces – car l'un des plus difficiles peut-être à percevoir –, elles peuvent représenter en même temps un outil pour contourner ces rapports voire les inverser.

Les études post-coloniales ont également permis de mettre en évidence deux aspects majeurs de la traduction : d'une part, la langue de traduction – importante car c'est elle qui permet de mettre à jour l'altérité culturelle – et, d'autre part, le rôle du traducteur, dont l'éthique est interrogée. Ainsi, en soulignant l'importance de la prise en compte des langues mêmes de traduction, les études post-coloniales ont mis en évidence le rôle croissant de l'anglais. Quant au traducteur, les questions de visibilité et d'éthique sont devenues d'autant plus centrales qu'un autre champ disciplinaire très fructueux s'est développé, surtout aux Etats-Unis, ces dernières années : les *gender studies*.

Ces recherches ont, d'une part, tout comme les *postcolonial studies*, mis en évidence l'importance du contexte culturel. D'autre part, elles ont insisté sur la prise en compte du genre, notamment, donc, dans le domaine de la traduction (qui traduit qui ?), et démontré qu'au-delà des formes linguistiques, les textes permettaient de mettre en évidence des stéréotypes sociaux.

A ces champs de recherches récents, il faudrait ajouter la notion de « traduction culturelle » développée à partir des *cultural studies*. Cette notion, qui fournit elle aussi maints

exemples de difficultés de traductions apparemment « intraduisibles », recouvre des approches distinctes, notamment celle adoptée, d'une part, par Homi Bhabha et celle adoptée, d'autre part, par Gayatri Spivak. Ces deux auteurs s'accordent toutefois pour souligner le rôle éthique du traducteur dans un contexte où les échanges interculturels s'internationalisent.

La réflexion actuelle sur le rôle de la traduction, s'attachant ainsi à l'hybridation des identités et des productions culturelles, accorde une place centrale à la traduction en y voyant non seulement le lieu même où ces identités se confrontent mais, également, en y voyant le processus pendant lequel ces identités peuvent être sciemment remises en question. Selon cette approche, la traduction offre un espace dans lequel les frontières linguistiques, culturelles et nationales, sont mouvantes et dans lequel peuvent émerger de nouvelles identités, cette fois-ci transnationales, les repères culturels se trouvant déstabilisés.

Par la mise en évidence de rapports de domination, la prise en compte de constructions et revendications identitaires, mais aussi par leurs réflexions sur l'équivalence conceptuelle et la visibilité du traducteur, ces recherches permettent donc de mieux cerner les enjeux idéologiques sous-tendus par les textes quels qu'ils soient, non seulement ceux à caractère politique ou philosophique mais aussi les textes littéraires. La traduction doit donc prendre en compte cet aspect, même involontaire, de l'élaboration d'un texte. Ceci accentue encore l'importance de la « tâche du traducteur » et de son éthique.

1.4. Traduction et éthique

L'importance de la traduction – et de son rôle – a été soulignée depuis longtemps. Ainsi est-il reconnu que la traduction a participé activement à la construction de l'ordre westphalien en permettant l'émergence de nations qui auraient une langue et une littérature nationales. Son rôle dans la constitution d'un patrimoine littéraire a d'ailleurs été souligné encore récemment par Pascale Casanova dans *La République Mondiale des Lettres*.

L'idée d'une éthique du traducteur n'est pas nouvelle non plus. Elle a également été reprise régulièrement jusqu'à aujourd'hui, notamment par Ricœur dans ses derniers écrits. Cependant cette notion d'éthique reste essentiellement liée à Berman. Or, si celui-ci a mis en évidence le fait que les traductions françaises tendaient à occulter l'Autre, l'Etranger, sa réflexion s'inscrit dans un rapport à l'Autre compris dans une altérité qui demeure nationale.

Il importe à présent de reconsidérer le rôle de la traduction et celui du traducteur. Cependant, à trop centrer la réflexion sur la traduction sur des questions de réception ou de théories littéraires, il ne faudrait pas perdre de vue que la traduction traite du langage. Par

conséquent, non seulement elle se doit d'être interdisciplinaire mais, parmi toutes les disciplines qu'elle convoque, l'une d'elle demeure centrale : la linguistique.

Toute traduction requière de la part du traducteur des compétences linguistiques quel que soit le texte à traduire : technique ou littéraire. Effectivement, trop souvent une dichotomie est instaurée entre traduction technique – ou spécialisée – et traduction littéraire, alors qu'il s'agit dans les deux cas d'un même processus.

2. Processus traductif

Bien que relevant d'un même processus, traduction technique et traduction littéraire sont généralement abordées de façon différente. Toutes deux se sont professionnalisées au fil du temps, notamment, dans la suite du mouvement amorcé à la Seconde Guerre mondiale qui a vu un intérêt croissant pour l'étude approfondie des langues et de leur fonctionnement. Cependant, l'aspect linguistique semble davantage mis en avant dans la traduction technique que dans la traduction littéraire.

2.1. Traduction et traduction spécialisée

Chacune de ces deux pratiques – traduction technique et traduction littéraire – englobent différents types de textes ou de domaines : traduction économique, juridique ou médicale, par exemple, pour la première ; traduction d'un roman, d'un poème, par exemple, pour la seconde.

Concernant la traduction technique, il est comme sous-entendu qu'il s'agirait de traduction de terme à terme. Par conséquent, les problèmes d'« intraduisible » seraient moins grands comparés à ceux rencontrés lors de la traduction d'un texte littéraire où l'inventivité ou le style d'un auteur rendrait le travail du traducteur plus difficile.

Certes, plus un texte est technique, plus l'équivalence entre termes semble facile, car plus le domaine est connu, avec des termes arrêtés, aux définitions précises, plus l'équivalence de termes d'une langue à une autre semble facilitée. Ceci explique que la traduction technique, avec son cortège de glossaires et autres outils terminologiques, semble mieux armée pour faire face à ces difficultés. Remarquons toutefois qu'il arrive fréquemment en traduction littéraire qu'un même traducteur traduise le même auteur, justement en raison de la connaissance approfondie qu'il a de l'œuvre de cet auteur, de son style, etc. En ce sens, la traduction littéraire pourrait elle aussi se nommer traduction spécialisée.

Un autre aspect de la traduction technique concerne les « styles » d'écriture. Ceux-ci semblent effectivement plus « normés », ce qui permettrait d'ailleurs d'obtenir d'assez bons résultats en traduction automatique ou assistée par ordinateur. Néanmoins les processus traductifs, dans un cas comme dans l'autre – traduction technique ou traduction littéraire – nécessitent des étapes identiques à savoir notamment des lectures annexes et complémentaires visant à familiariser le traducteur avec le texte qu'il traduit ou la recherche du sens par une lecture approfondie du texte source. Ils nécessitent également tous deux des compétences linguistiques, notamment afin d'analyser la construction du texte à traduire. Or, en traduction littéraire, les notions de réception littéraire, de contexte culturel ou encore de production littéraire d'un auteur semblent primer sur ces compétences linguistiques. Ces dernières demeurent néanmoins primordiales.

2.2. Traduction et linguistique

La linguistique est effectivement une science qui fournit des critères irremplaçables pour évaluer un texte, une traduction. En effet, si la traduction peut être enseignée, c'est justement en partie parce qu'elle peut être évaluée : faux-sens, maladresses, contresens, etc. La linguistique permet d'évaluer différents degrés de difficultés de traduction. Remarquons d'ailleurs que, contrairement à la dichotomie qui est donc généralement instaurée entre traduction technique et traduction littéraire, la traduction est parfois, inversement, envisagée comme un tout. Les difficultés linguistiques sont pourtant différentes selon qu'il s'agit de traduire vers une langue qui nous est « étrangère » – thème, ou de traduire vers sa propre langue ou langue « maternelle » – version. De plus, comme l'a souligné Jakobson avec la notion de traduction intralinguale (*Essais de linguistique générale* 79-80), le processus traductif est un processus qui peut s'opérer à l'intérieur d'une même langue. Les compétences linguistiques sont donc primordiales et doivent être toujours prises en compte, y compris en traduction littéraire et vis-à-vis de sa propre langue. Il ne suffit pas de savoir « parler » une langue ; il faut en avoir une approche linguistique.

La linguistique s'est, de plus, encore approfondie ces dernières années avec l'apparition et l'essor des sciences cognitives. Ainsi, l'approche proposée par Noam Chomsky, en mettant en évidence les concepts innés de notre cerveau nous permettant l'apprentissage du langage, peut nous apporter de nouvelles pistes pour la réflexion sur l'« intraduisible ». Cette approche est d'autant plus intéressante que nous avons la possibilité de réviser ces concepts (Chomsky 153). En outre, la linguistique cognitive représente, par

l'éventail de langues et d'aires culturelles différentes qu'elle étudie, un moyen d'éviter, dans une certaine mesure, l'écueil de l'ethnocentrisme.

Cette part scientifique du processus traductif nous permet d'évaluer une traduction, de fournir des critères d'interprétation, d'éclairer les liens logiques d'un texte. La linguistique permet aussi, en tant que science, d'émettre des hypothèses – et de les confirmer ou de les réfuter. Mais elle ne saurait en aucune façon exclure la part plus individuelle et personnelle qui revient à l'auteur du texte source et au traducteur, part plus souvent mise en avant dans la réflexion sur la traduction littéraire.

2.3. Individu

En effet, si le choix de traduire une oeuvre peut émaner d'une décision éditoriale mue par des considérations économiques, ce choix émane souvent d'un individu et de son affinité pour un auteur. Le nombre de traducteurs eux-mêmes romancier ou poète est important. Parmi ces traducteurs, les plus souvent cités, car emblématiques, sont les poètes Baudelaire et Mallarmé, lesquels ont tous deux traduit un auteur dont l'oeuvre leur était proche, à savoir Poe.

L'oeuvre d'un auteur peut servir des enjeux idéologiques qui lui échappent, notamment lorsqu'il est traduit. Les échanges culturels peuvent être officiels, à l'instar des missions diplomatiques entre le Japon et la Chine entre le VII^e et le IX^e siècle de l'ère chrétienne. Il n'en reste pas moins qu'une oeuvre littéraire peut véhiculer des idées ou concepts nouveaux, que les échanges culturels sont souvent le fait d'individus curieux, voyageurs, d'artistes souvent polyglottes, cosmopolites qu'on ne saurait enfermer dans des notions de frontières. Œuvre, traduction relèvent souvent donc de choix individuels et les auteurs et traducteurs sont avant tout des individus qui ont un rapport au langage particulier et, souvent, innovant. Ainsi, l'oeuvre d'un poète n'est-elle pas représentative de l'usage courant d'une langue mais bien plutôt de jeux de langage ou d'images et de concepts nouveaux que le poète aura su créer. De même, les compétences linguistiques ou une formation universitaire ne sauraient à elles seules garantir l'obtention d'une « bonne » traduction. Un « bon » traducteur possède des qualités qui lui sont propres telles que l'imagination, l'intuition ou la créativité. Les compétences requises dans le processus traductif sont si diversifiées qu'il convient d'envisager la traduction comme un travail collectif et interdisciplinaire. La traduction reste avant tout un dialogue et les expériences comme celles menées à l'Abbaye de Royaumont², permettant des

² Fondation Royaumont : Homepage. Fondation Royaumont. 21 mai 2008. <<http://www.royaumont.com>>.

échanges entre auteurs, traducteurs, artistes, prouvent combien un travail collectif peut être fécond.

Conclusion

Le sujet « traduire l'intraduisible » soulève en fait la question : « comment traduire ? ». Pour répondre à cette question, plusieurs champs de recherche, à la fois différents et complémentaires, peuvent être convoqués. De même, de nouvelles approches peuvent-elles être adoptées et apporter un autre éclairage à ce sujet qui peut sembler récurrent. Ainsi, alors que pendant longtemps la plupart des réflexions théoriques sur la traduction ont porté sur le texte source et sur le texte cible, la traduction apparaît aujourd'hui comme un processus et lieu de l'« entre-deux », c'est-à-dire à la fois comme un élément-clé pour la mise à jour conceptuelle et idéologique de certaines identités et, aussi, et cela rend compte de l'importance de cette pratique commune et singulière, comme un élément-clé pour leur réalisation via le langage.

Parce que ce qui est en jeu aujourd'hui, ce sont les constructions identitaires sous-jacentes aux textes et les enjeux idéologiques qui sous-tendent tout discours – philosophique, littéraire ou poétique –, la réflexion sur le rôle du traducteur va, elle aussi, au-delà de la dichotomie entre texte source et texte cible. Ainsi, si le processus de traduction, au-delà des rapports de force entre langues et cultures, demeure un processus de création exigeant des compétences linguistiques, parce que la traduction joue un rôle majeur dans les constructions identitaires, elle exige aussi de la part du traducteur une conscience de la responsabilité de ce rôle ainsi que l'élaboration et la mise en pratique d'une éthique. Cette exigence est d'autant plus vive aujourd'hui que l'activité de traduction s'est professionnalisée entraînant des contraintes – notamment de temps – qui s'accroissent.

Il importe donc que tout traducteur, y compris de poésie, tienne compte des enjeux idéologiques de l'œuvre qu'il traduit. A chaque traducteur d'être créatif en fonction d'une éthique qu'il aura su formuler auparavant, conscient de la responsabilité qui incombe à son rôle, d'autant que la traduction, par essence interdisciplinaire, peut à son tour ouvrir de nouvelles pistes ou réflexions dans des domaines autres que celui de la traduction.

Ouvrages cités

- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. Londres / New York : Routledge, 1994.
- Buden, Boris. « La traduction est impossible, vive la traduction ».
translate.eipcp.net. 19 oct. 2007.
<<http://translate.eipcp.net/transversal/1206/buden/fr>>.
- Casanova, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil, 1999.
- Chomsky, Noam. *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*. Paris : Stock, 2005.
- Delbecq, Nicole. *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : De Boeck & Larcier, 2002.
- Jakobson, Roman. *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit, 1963.
- Oseki-Dépré, Inês. *De Walter Benjamin à nos jours ...*. Paris : Honoré Champion, 2007.
- Ricœur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.
- Simon, Sherry. « La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak ». érudit. 19 oct. 2007.
<<http://www.erudit.org/revue/etudfr/1995/v31/n3/035998ar.pdf>>